

Gilbert Ryle  
La notion d'esprit

## CHAPITRE PREMIER

### LE MYTHE CARTÉSIEN

#### I. LA DOCTRINE RECUE.

Il est une doctrine concernant la nature et la localisation de l'esprit, à ce point prévalente parmi les hommes de science et le grand public qu'elle mérite d'être appelée « la doctrine reçue ». La plupart des philosophes, des psychologues et des théologiens souscrivent, avec quelques légères réserves, à ses principaux articles et tout en reconnaissant qu'elle présente certaines difficultés théoriques, prétendent volontiers que ces difficultés pourraient être surmontées sans que soit sérieusement modifiée l'économie générale de la théorie. Le présent ouvrage montrera que les principes centraux de cette doctrine sont dépourvus de fondement et incompatibles avec ce que, en dehors de toute spéculation, nous savons de l'esprit.

Voici cette doctrine reçue qui remonte, en ordre principal, à Descartes. A l'exception discutabile des idiots et des enfants en nourrice, tout être humain a, à la fois, un esprit et un corps ou, comme certains préfèrent le formuler, tout être humain est à la fois un esprit et un corps. L'esprit et le corps sont généralement attelés ensemble mais, après la mort corporelle, l'esprit préalablement associé à un corps peut continuer d'exister et de fonctionner.

Les corps humains sont étendus dans l'espace et sujets aux lois de la mécanique qui gouvernent également tous les autres corps étendus dans l'espace. Des observateurs peuvent observer de l'extérieur les états et mouvements de ces corps. Ainsi, la vie corporelle d'un individu est une affaire publique, de même que la vie des animaux, des reptiles et celle des arbres, des cristaux et des planètes.

Les esprits, en revanche, ne sont pas étendus dans l'espace et leurs opérations ne sont pas sujettes aux lois de la mécanique. Les opérations d'un esprit ne sont pas observables; elles sont privées. Il n'y a que moi qui puisse prendre une connaissance directe des états et opérations de mon esprit. C'est pourquoi, chaque individu vit deux vies

parallèles, celle de son corps et celle de son esprit. La première est publique, la seconde est privée. Les événements de la première histoire appartiennent au monde physique, ceux de la seconde appartiennent au monde mental.

Certains penseurs ont contesté la théorie que l'être humain contrôle ou puisse contrôler directement l'ensemble ou, même, une partie des événements de son histoire privée. Selon la doctrine reçue, il y a, pour le moins, plusieurs événements dont il a une connaissance directe et indiscutable. Dans la conscience, la conscience de soi et lors de l'introspection, l'individu est directement et authentiquement informé des états et des opérations de son esprit. Il peut avoir des doutes plus ou moins graves sur des épisodes contemporains et adjacents du monde physique mais il ne peut en avoir à propos d'au moins une partie de ce qui, au moment même, occupe son esprit.

On explique généralement la disparité des deux vies et des deux mondes en disant que les choses et événements qui appartiennent au monde physique, à l'inclusion du corps de celui qui parle sont extérieurs, tandis que les fonctionnements de son esprit sont intérieurs. Cette antithèse de l'intérieur et de l'extérieur est d'origine métaphorique et est censée être comprise comme telle. En effet, les esprits, qui ne sont pas dans l'espace, ne peuvent être décrits comme étant spatialement à l'intérieur de quelque chose d'autre ou comme comprenant des choses qui, spatialement, auraient lieu à l'intérieur d'eux-mêmes. Mais on note de fréquents relâchements de cette bonne intention et, parmi les théoriciens, il en est qui spéculent sur le point de savoir comment des stimuli dont les sources physiques sont à des mètres ou des kilomètres de la peau d'un sujet peuvent produire des réponses mentales à l'intérieur de son crâne, ou comment des décisions formées à l'intérieur de sa boîte crânienne peuvent être à l'origine de mouvements aux extrémités de ses membres.

Mais, même lorsque l'opposition intérieur-extérieur est comprise comme une métaphore, le problème de savoir comment l'esprit et le corps s'influencent réciproquement reste, on le sait, chargé de difficultés théoriques. Ce que l'esprit veut, les jambes, les bras et la langue l'exécutent; ce qui affecte les oreilles et les yeux est en relation avec ce que l'esprit perçoit; les grimaces et les sourires révèlent des états d'esprit et l'on espère que les châtements corporels ont un effet moral bénéfique. Mais les liaisons et influences entre les épisodes de l'histoire privée et ceux de l'histoire publique restent mystérieuses puisque, par définition, elles ne peuvent appartenir à aucune des deux séries. On ne pourrait inclure ces liaisons et influences parmi les événements décrits dans une autobiographie de la vie intérieure d'une personne ni, davantage, dans les événements rapportés dans une biographie écrite par un tiers sur la vie publique de cette même personne. On ne

peut observer ces liaisons et influences ni par l'introspection, ni par des expériences de laboratoire. En fait, il s'agit là d'une balle que se renvoient sans cesse les théoriciens de la physiologie et ceux de la psychologie.

Au fondement de cette interprétation partiellement métaphorique de la dichotomie des deux vies, il y a une hypothèse philosophique apparemment plus profonde et selon laquelle il faut distinguer entre deux genres différents d'existence ou de statut. Ce qui existe ou se produit peut avoir le statut d'existence physique ou celui d'existence mentale. Un peu de la même façon qu'une pièce de monnaie tombe sur le côté pile ou sur le côté face et que les créatures vivantes sont mâles ou femelles, on suppose que l'existence doit être soit mentale, soit physique. La caractéristique nécessaire de ce qui a une existence physique est d'avoir lieu dans l'espace et dans le temps; la caractéristique nécessaire de ce qui a une existence mentale est de se produire dans le temps mais non dans l'espace. Ce qui a une existence physique est composé de matière ou est une fonction de la matière; ce qui a une existence mentale est conscient ou est une fonction de la conscience.

L'esprit et la matière sont donc deux pôles opposés et cette opposition est souvent exprimée de la façon suivante. Les objets matériels sont situés dans un champ commun, connu sous le nom d'« espace » et ce qui arrive à un corps dans une partie de l'espace est lié mécaniquement à ce qui arrive à d'autres corps dans d'autres parties de l'espace. Les événements mentaux, en revanche, se produisent dans des champs isolés, connus sous le nom d'« esprits » et il n'y a pas, à l'exception, peut-être, de la télépathie, de relation causale directe entre ce qui se passe dans un esprit et ce qui se passe dans un autre. Ce n'est que par le truchement du monde physique public que l'esprit d'une personne peut exercer une influence sur l'esprit d'une autre. L'esprit est sa propre place et chacun de nous, dans sa vie intérieure, mène la vie d'un Robinson Crusoe fantomatique. Les êtres humains peuvent se voir, s'entendre, se battre au moyen de leurs corps mais ils sont irrémédiablement aveugles et sourds aux fonctionnements de leurs esprits respectifs sur lesquels ils ne peuvent d'ailleurs pas opérer.

Quel genre de connaissance peut-on avoir des fonctionnements d'un esprit? D'une part, selon la doctrine reçue, chaque individu a une connaissance directe, la meilleure possible, du fonctionnement de son esprit. Les états et les processus mentaux sont (ou sont normalement) des états et des processus conscients et la conscience qui les irradie ne peut engendrer aucune illusion et laisser place à aucun doute. Les pensées, les sentiments et les volontés du moment, les perceptions, les souvenirs et les imaginations d'un individu sont intrin-

séquelement « phosphorescents », leur existence et leur nature sont inévitablement révélées à leur auteur. La vie intérieure est donc un flux de conscience d'un genre tel qu'il serait absurde de suggérer que l'esprit dont la vie consiste dans ce flux de conscience n'en soit pas conscient.

Il est vrai que les expériences invoquées récemment par Freud tendent à montrer qu'il existe des affluents à ce flux de conscience, affluents qui coulent à l'insu de la personne chez qui ils se manifestent. Les êtres humains sont mus par des impulsions qu'ils désavouent vigoureusement, certaines de leurs pensées diffèrent de celles qu'ils reconnaissent comme leurs et certaines des actions qu'ils pensent vouloir accomplir ne sont pas réellement voulues par eux. Ils peuvent être dupes de leur propre hypocrisie et réussir très bien à ignorer des faits de leur vie mentale qui, selon la doctrine reçue, devraient leur être transparents. Néanmoins, les tenants de cette doctrine reçue maintiennent que, dans des circonstances normales, une personne doit, directement et authentiquement, être au courant de l'état et du fonctionnement de son esprit.

Non seulement la doctrine reçue suppose-t-elle de l'individu qu'il ait à sa disposition une abondance de données prétendument immédiates de la conscience, mais encore qu'il soit capable, de temps à autre, d'un genre spécial de perception, à savoir de perception intérieure ou d'introspection. L'individu serait alors capable d'un « regard » (non-optique) sur ce qui se passe dans son esprit. Non seulement pourrait-il, au moyen du sens de la vue, voir et examiner une fleur ou, au moyen du sens de l'ouïe, écouter et différencier les notes d'un carillon, mais encore il pourrait examiner, rétrospectivement, par la réflexion et sans l'aide d'aucun organe des sens, les événements courants de sa vie intérieure. Par ailleurs, elle suppose également que cette observation de soi est à l'abri de l'illusion, de la confusion et du doute. Ce rapport d'un esprit sur ce qui se passe en lui possède ainsi une certitude supérieure à la plus haute certitude possédée par ses rapports sur les événements du monde physique. Les perceptions sensorielles pourraient être erronées et confuses mais la conscience et l'introspection ne pourraient l'être.

D'autre part, un individu n'a d'accès direct d'aucune sorte aux événements de la vie intérieure d'un autre individu. Au mieux, il ne peut faire que des inférences problématiques à partir de conduites corporelles observées chez cet autre individu et conclure à des états d'esprit que, par analogie avec sa propre conduite, il suppose se manifester dans les conduites observées. L'accès direct au fonctionnement d'un esprit est le privilège de cet esprit lui-même et, à défaut de privilèges de ce genre, le fonctionnement d'un esprit est opaque à toute autre personne. En effet, aucune observation ne peut corroborer de

prétendues inférences formées par certains observateurs qui, de mouvements corporels analogues aux leurs, concluent à des fonctionnements mentaux pareillement analogues aux leurs. Il n'est dès lors pas étonnant qu'un adhérent à cette doctrine reçue trouve difficile à déduire la conséquence de ses prémisses, à savoir qu'il n'a pas de bonnes raisons de croire qu'il existe d'autres esprits que le sien. Même s'il préfère croire qu'aux autres corps humains sont unis des esprits ne différant guère du sien, il ne peut prétendre être à même de découvrir leurs caractéristiques individuelles ou les processus particuliers qu'ils subissent ou mettent en marche. Selon cette théorie, la solitude absolue est l'inéluctable destinée de l'âme car, seuls, les corps peuvent se rencontrer.

Ce schéma général a un corollaire nécessaire; il prescrit implicitement une façon spéciale de comprendre les concepts de capacités et d'opérations mentales. Les verbes, noms et adjectifs utilisés dans la vie courante pour décrire l'intelligence, le caractère et les accomplissements de niveau élevé des individus que l'on rencontre doivent être interprétés comme désignant des épisodes particuliers de l'histoire secrète de ces individus ou des tendances menant à l'avènement de tels épisodes. Quand on dit de quelqu'un qu'il connaît, croit ou devine quelque chose, qu'il espère, craint, se propose ou évite de faire quelque chose, qu'il projette ceci ou est amusé par cela, on suppose quelque chose, qu'il apparition de modifications spécifiques dans que ces verbes dénotent l'apparition de modifications spécifiques dans son champ de conscience (pour tout autre invisible). Seul, son propre accès privilégié à ce flux de conscience pourrait, par l'introspection et une prise de conscience directe, fournir un témoignage authentique de ce que ces verbes désignant des conduites mentales sont ou non correctement appliqués. L'observateur, qu'il soit professeur, critique, biographe ou ami, ne pourra jamais avoir l'assurance que ses commentaires contiennent une parcelle de vérité. En fait, ce n'est que parce que nous savons faire ce genre de commentaires, les faisons en général correctement et les corrigeons quand ils se trouvent être faux ou confus, que les philosophes ont jugé nécessaire de construire des théories sur la nature et la localisation des esprits. Trouvant les concepts de conduite mentale utilisés régulièrement et avec efficacité, ils ont naturellement tenté d'élaborer leur géographie logique. Mais la géographie logique généralement proposée entraînerait qu'il ne pourrait y avoir aucun usage régulier ou efficace de ces concepts de conduite mentale dans nos descriptions de l'esprit d'autrui ou dans les recommandations que nous lui adressons.

## 2. ABSURDITÉ DE LA DOCTRINE REÇUE.

Je parlerai souvent de la doctrine reçue que je viens de résumer comme du « dogme du fantôme dans la machine ». L'injure est déhébérée. J'espère montrer que cette théorie est complètement fautive, fautive en principe et non en détail car elle n'est pas seulement un assemblage d'erreurs particulières mais une seule grosse erreur d'un genre particulier, à savoir une erreur de catégorie. En effet, cette théorie représente les faits de la vie mentale comme s'ils appartenaient à un type logique ou à une catégorie (ou à une série de types logiques ou de catégories), alors qu'en fait ils appartiennent à une autre catégorie ou à un type logique différent. C'est la raison pour laquelle il s'agit d'un mythe de philosophe. Dans mes efforts pour faire éclater le mythe, on considérera sans doute que je nie des faits bien connus concernant la vie mentale des êtres humains et, si je m'en défends en alléguant que je ne veux que rectifier la logique des concepts de conduite mentale, on rejettera probablement cette excuse comme un simple subterfuge.

Il me faut d'abord expliquer ce que j'entends par l'expression « erreur de catégorie » ; je le ferai en m'aidant d'une série d'exemples.

Un étranger visite pour la première fois Oxford ou Cambridge ; on lui montre des collèges, des bibliothèques, des terrains de sport, des musées, des laboratoires et des bâtiments administratifs. Cet étranger demande alors : « Mais, où est l'Université ? J'ai vu où vivent les membres des collèges, où travaille le Recteur, où les physiciens font leurs expériences et différents autres bâtiments, mais je n'ai pas encore vu l'Université dans laquelle résident et travaillent les membres de votre Université ». Il faudra alors lui expliquer que l'Université n'est pas une institution supplémentaire, une adjonction aux Collèges, laboratoires et bureaux qu'il a pu voir. L'Université n'est que la façon dont tout ce qu'il a vu est organisé. Voir les divers bâtiments et comprendre leur coordination, c'est voir l'Université. L'erreur de cet étranger gît dans la croyance naïve qu'il est correct de parler de Christ Church College, de la Bodlienne, du musée Ashmolean *et* de l'Université, comme si cette dernière était un autre membre de la classe dont les institutions déjà mentionnées sont des membres. A tort, il logeait l'Université dans la même catégorie que celle à laquelle appartiennent les autres institutions.

La même erreur pourrait être commise par un enfant assistant au défilé d'une division. On lui a pointé du doigt les bataillons, les batteries, les escadrons, etc., et il demande alors quand défilera la divi-

sion, supposant ainsi qu'elle est un analogue aux unités déjà vues, en partie semblable à elles et, en partie, différente. On corrigerait son erreur en lui disant que, voyant défilier les bataillons, les batteries et les escadrons, il a vu défilé la division. Le défilé n'était pas une parade de bataillons, de batteries, d'escadrons *et* d'une division; c'était la parade des bataillons, des batteries et des escadrons *d'une* division.

Encore un exemple. Un étranger qui assiste à son premier jeu de cricket apprend quels sont les rôles des bôleurs, des batteurs, des chasseurs, des arbitres et des marqueurs. Il s'écrie alors : « Mais, il ne reste personne sur le terrain pour contribuer à cette célèbre composition du jeu qu'est l'esprit de corps. Je vois bien qui lance la balle, sante du jeu qui garde le guichet mais je ne vois pas les joueurs dont qui la passe et qui garde le guichet mais je ne vois pas les joueurs dont le rôle serait de faire preuve d'esprit de corps ». Une fois de plus, il faudrait lui expliquer qu'il s'enquiert mal à propos. L'esprit de corps n'est pas une manœuvre du jeu de cricket, complémentaire aux autres manœuvres particulières du jeu. *Grosso modo*, l'esprit de corps est l'ardeur avec laquelle chacun des rôles particuliers est tenu. Or, remplir un rôle avec ardeur ne revient pas à remplir deux rôles. Il est vrai que manifester de l'esprit de corps n'est pas la même chose que de lancer une balle ou de la rattraper, mais ce n'est pas non plus une manœuvre supplémentaire telle que l'on pourrait dire que le bôleur lance d'abord la balle *et*, ensuite, fait preuve d'esprit de corps ou qu'un chasseur, à un moment donné, attrape la balle ou manifeste de l'esprit de corps.

Ces exemples d'erreurs de catégorie ont en commun un trait qu'il faut noter. Les erreurs sont commises par des gens qui ne savent pas manier les concepts d'*université*, de *division* et d'*esprit de corps*. Leurs difficultés proviennent d'une inaptitude à user de certains termes du vocabulaire français.

Certains erreurs de cet ordre sont intéressantes d'un point de vue théorique; à savoir celles commises par des gens parfaitement capables d'appliquer des concepts, du moins dans des situations familières, mais susceptibles néanmoins, dans leur pensée abstraite, de ranger ces concepts sous des types logiques auxquels ils n'appartiennent pas. Prenons un exemple d'une erreur de ce genre. Un étudiant en Sciences Politiques a appris quelles sont les différences essentielles entre les constitutions britannique, française et américaine ainsi que les différences et relations existant entre le Cabinet ministériel, le Parlement, les différents ministères, l'appareil judiciaire et l'Église anglicane. Néanmoins, cet étudiant pourrait se trouver embarrassé par des questions portant sur les relations entre l'Église anglicane, le ministère de l'Intérieur et la Constitution britannique. Car, alors que l'Église anglicane et le ministère de l'Intérieur sont des institutions, la Cons-

titution britannique n'est pas une autre institution dans le même sens du terme. De sorte que l'on peut affirmer ou nier qu'il y ait des relations inter-institutionnelles entre l'Église et le ministre de l'Intérieur mais que l'on ne peut parler de relations de ce genre entre l'une ou l'autre de ces deux institutions et la Constitution britannique. La « Constitution britannique » n'est pas une expression appartenant au même type logique que le « ministre de l'Intérieur » et l'« Église anglicane ». C'est un peu de la même façon que Jean Dupont peut être un parent, un ami, un ennemi ou un étranger pour Jean Durand, ce qu'il ne peut être pour le contribuable moyen. Ce même Jean Dupont peut, dans une conversation, discuter intelligemment du contribuable moyen mais serait néanmoins embarrassé d'expliquer pourquoi il ne pourrait le rencontrer dans la rue comme il rencontre un ami.

A propos de l'erreur de catégorie, il vaut encore la peine de noter le point suivant : aussi longtemps que notre étudiant en Sciences Politiques pense que la Constitution britannique est un analogue aux autres institutions mentionnées, il aura tendance à la décrire comme une institution mystérieuse et occulte. De même, aussi longtemps que Jean Dupont pense au contribuable moyen comme à un citoyen semblable à lui, il sera enclin à l'imaginer comme un homme fuyant et immatériel, un spectre qui est partout tout en n'étant nulle part.

Le propos de ma critique est de montrer qu'une famille d'erreurs de catégorie radicales se trouve à l'origine de la théorie de la double vie. La représentation de la personne humaine comme un fantôme ou un esprit mystérieusement niché dans une machine dérive de cette théorie. A ce propos, il est vrai que la pensée, les sentiments et les activités intentionnelles ne peuvent être décrits dans les seuls langages de la physique, de la chimie et de la physiologie. Les tenants du dogme de la double vie en ont conclu qu'ils devaient être décrits dans un langage parallèle. Puisque le corps humain est une unité complexe et organisée, l'esprit humain doit, selon eux, être une autre unité, également complexe et organisée, bien que différemment, constituée d'une autre substance et ayant un autre genre de structure. Ou encore, puisque le corps humain, comme toute autre parcelle de matière, est un champ de causes et d'effets, ils voient dans l'esprit un autre champ de causes et d'effets quoique (Dieu merci !) non de causes et d'effets mécaniques.

### 3. L'ORIGINE DE L'ERREUR DE CATÉGORIE.

Voici, à mon avis, l'une des origines de l'erreur de catégorie cartésienne. Après que Galilée eut montré que ses méthodes de découverte scientifique pouvaient fournir une théorie mécanique susceptible de

s'appliquer à tout occupant de l'espace, Descartes a ressenti en lui la présence de deux tendances contradictoires. En tant que génie scientifique, il ne pouvait qu'endosser les prétentions de la mécanique et, en tant que croyant préoccupé de problèmes moraux, il ne pouvait pas accepter, comme Hobbes, la clause déprimante du mécanisme selon laquelle il n'y a qu'une différence de complexité entre la nature humaine et un mécanisme d'horloge. Pour Descartes, le mental ne pouvait pas n'être qu'une variété du mécanique.

Assez naturellement, mais à tort, Descartes et ses successeurs ont adopté une échappatoire. Puisqu'il fallait se garder d'interpréter les termes de conduite mentale comme désignant le déroulement de processus mécaniques, il fallait les interpréter comme rapportant celui de processus non mécaniques. Puisque les lois de la mécanique expliquaient les mouvements dans l'espace comme des effets d'autres mouvements dans l'espace, il fallait d'autres lois pour expliquer certains fonctionnements non spatiaux de l'esprit comme des effets d'autres fonctionnements non spatiaux de l'esprit. La différence entre d'autres fonctionnements non spatiaux de l'esprit. La différence entre les conduites humaines décrites comme intelligentes et celles qualifiées d'inintelligentes doit être d'ordre causal. Ainsi, tandis que certains mouvements de la langue et des membres sont des effets de causes mécaniques, d'autres doivent provenir de causes non mécaniques. En d'autres termes, certains de ces mouvements ont leur origine dans les mouvements de particules matérielles, d'autres dans le fonctionnement de l'esprit.

Les différences entre le physique et le mental étaient donc placées à l'intérieur du schéma commun des catégories de « chose », de « substance », d'« attribut », d'« état », de « processus », de « changement », de « cause » et d'« effet ». L'esprit était considéré comme une « chose » différente du corps ; les processus mentaux étaient des causes et des effets bien que d'un genre différent des mouvements corporels et ainsi de suite. De même que l'étranger s'attendait à ce que l'Université soit un bâtiment supplémentaire, à la fois semblable aux Collèges et soit un bâtiment supplémentaire, de même les détracteurs du mécanisme représentaient l'esprit comme un centre supplémentaire de processus de causalité, assez semblable aux machines tout en différant considérablement d'elles. Cette hypothèse était donc une hypothèse para-mécanique.

Que cette hypothèse soit au cœur de la doctrine est rendu manifeste par le fait que, dès le début, ses adhérents se sont rendu compte d'une difficulté théorique majeure : comment l'esprit peut-il influencer le corps et être influencé par lui ? Comment un processus mental tel que le vouloir peut-il être la cause de mouvements spatiaux tels que ceux de la langue ? Comment un changement physique dans le nerf optique peut-il avoir, parmi ses effets, la perception par l'esprit d'un trait de

Lumière? Cette célèbre difficulté suffit à montrer le moule logique dans lequel Descartes a coulé sa doctrine de l'esprit. Il s'agissait en fait d'un moule identique à celui dans lequel lui-même et Galilée avaient élaboré leur mécanique. Adhérant encore, sans le savoir, à la grammaire de la mécanique, il a tenté d'éviter le désastre en décrivant l'esprit dans un vocabulaire qui n'était que l'inverse du précédent. Il s'est vu dans l'obligation de décrire le fonctionnement de l'esprit comme la simple négation de la description spécifique du corps; l'esprit n'est pas dans l'espace, ne se meut pas, n'est pas une modification de la matière et n'est pas accessible à l'observation publique. L'esprit n'est pas un rouage d'une horloge, mais il est un rouage de quelque chose qui n'est pas une horloge.

Vu de la sorte, l'esprit n'est pas seulement un fantôme attelé à une machine; il est lui-même une machine fantomatique. Quoique le corps humain soit une machine, il n'est pas une machine ordinaire; certains de ses fonctionnements sont commandés par une autre machine intérieure à lui et cette machine-pilote intérieure est d'un genre très spécial. Invisible, inaudible, elle n'a ni taille ni poids. On ne peut la démonter et les lois qui la gouvernent ne sont pas connues de l'ingénieur ordinaire. Par ailleurs, on ne sait rien de la façon dont elle gouverne la machine corporelle.

Une seconde difficulté majeure mène à la même conclusion. Puisque, selon la doctrine, l'esprit appartient à la même catégorie que le corps et puisque le corps est rigide ment gouverné par des lois mécaniques, bien des théoriciens en ont tiré la conclusion que l'esprit, lui aussi, devait être gouverné par des lois rigides mais non mécaniques. Le monde physique étant un système déterministe, le monde mental devait l'être également. Les corps ne peuvent pas ne pas être affectés par les modifications qu'ils subissent; de même, les esprits ne peuvent pas ne pas poursuivre la carrière tracée pour eux. La *responsabilité*, le *choix*, le *mérite* et le *démérite* sont, dès lors, des concepts inapplicables à moins que l'on adopte une solution de compromis et dise que les lois régissant les processus mentaux jouissent de l'agréable priorité de n'être que relativement rigides. Le problème du libre-arbitre devient alors celui de réconcilier une hypothèse (la terminologie des catégories de la mécanique doit être utilisée pour décrire l'esprit) avec une certitude (la conduite humaine supérieure diffère foncièrement du fonctionnement d'une machine).

Que la fêlure de l'argument n'ait pas été remarquée est historiquement curieux. Les théoriciens présupposaient à bon droit que toute personne saine d'esprit pouvait toujours faire la différence, par exemple, entre des discours rationnels et des discours non rationnels ou entre des conduites intentionnelles et des conduites automatiques. S'il en était autrement, il n'y aurait rien à sauver du mécanisme.

Cependant, l'explication qui en était donnée présupposait qu'en principe, une personne ne pourrait jamais faire la différence entre des discours rationnels et des discours irrationnels émanant d'autres corps humains que le sien puisqu'elle ne pouvait, en aucune façon, avoir accès aux causes immatérielles de certains de leurs discours. A l'exception discutable de nous-mêmes, nous ne pourrions jamais faire la différence entre un être humain et un robot. Par exemple, il nous faudrait concéder que, pour autant que nous puissions en juger, nous faudrait classer certaines personnes comme idiotes ou psychotiques la vie intérieure de personnes classées comme idiotes ou psychotiques est aussi rationnelle que celle de toute autre personne. Seule, la conduite extérieure de cette catégorie d'individus pourrait être trompeuse; peut-être, les « idiots » ne sont-ils pas vraiment idiots et les « psychotiques », psychotiques. Peut-être, également, y a-t-il en réalité beaucoup de psychotiques parmi ceux qui sont classés comme sains d'esprit. Selon cette théorie, l'observateur externe ne pourrait jamais savoir comment la conduite extérieure d'autrui est liée à ses capacités ou processus mentaux; il ne serait donc jamais en mesure de savoir ou de supposer raisonnablement que ses applications des concepts de conduite mentale à cet autrui sont correctes ou non. Il serait donc difficile ou même impossible à un individu de prétendre qu'il est sain d'esprit ou logiquement cohérent avec lui-même puisqu'il est privé de la possibilité de comparer ses propres efforts à ceux d'autrui. Bref, cette théorie éliminerait toute possibilité de juger comme intelligentes, prudentes, vertueuses, stupides, hypocrites ou lâches la conduite et les activités d'un individu. Or, s'il en était vraiment ainsi, le problème d'élaborer une hypothèse causale particulière pour servir de fondement à ce type de jugements ne se serait jamais posé. La question : « en quoi les personnes diffèrent-elles des machines? » ne s'est posée que parce que, préalablement à l'introduction de cette nouvelle hypothèse causale, tout le monde savait déjà appliquer les concepts de conduite mentale. Cette hypothèse causale n'aurait donc pu être à l'origine des critères utilisés dans les applications mentionnées plus haut et n'a, en fait, pas amélioré leur manquement. On distingue encore la bonne arithmétique de la mauvaise, la conduite politique de celle qui ne l'est pas et les imaginations pauvres des imaginations fertiles, de la façon dont Descartes les distinguait avant et après qu'il eut spéculé sur la façon dont l'applicabilité de ces critères était compatible avec le principe de causalité mécanique.

Descartes a mal compris la logique de son problème. Au lieu de se demander par quels critères on distingue effectivement la conduite intelligente de celle qui ne l'est pas, il s'est demandé : « étant donné que le principe de causalité mécanique ne nous indique pas la différence, quel autre principe causal va nous l'indiquer? ». Il a compris que son problème n'était pas un problème de mécanique et a, dès lors,

supposé qu'il devait relever de quelque contrepartie à la mécanique. Que d'aucuns aient fait jouer ce rôle à la psychologie est assez naturel.

Quand deux termes appartiennent à une même catégorie, il est normal de construire deux propositions coordonnées les incorporant. Ainsi, une personne pourrait dire qu'elle a acheté un gant pour la main droite et un gant pour la main gauche mais non qu'elle a acheté un gant pour la main droite, un gant pour la main gauche et une paire de gants. « Elle est arrivée à la maison en pleurs et en chaise à porteurs » ; c'est là une plaisanterie bien connue qui est fondée sur l'absurdité qu'il y a à coordonner des termes appartenant à des types différents. Il eût été tout aussi ridicule de construire la disjonction : « elle est arrivée à la maison soit en pleurs soit en chaise à porteurs ». Or, c'est ce que fait précisément le dogme du fantôme dans la machine en maintenant qu'il existe à la fois des corps et des esprits, des processus physiques et des processus mentaux et qu'il y a des causes mécaniques et des causes mentales aux mouvements corporels. Je tenterai de démontrer que ces conjunctions, ainsi que d'autres de même type, sont absurdes. Toutefois — notons-le —, ma démonstration n'indiquera pas que chacune des propositions liées de la sorte est absurde en elle-même. Par exemple, je ne nie pas qu'il y ait des processus mentaux consistant, par exemple, à effectuer une longue division ou à faire une plaisanterie. Ce que je prétends, c'est que la phrase : « des processus mentaux ont lieu » n'a pas le même sens que la phrase : « des processus physiques ont lieu ». Les coordonner ou opérer sur elles une disjonction n'a donc aucun sens.

Si ma démonstration réussit, il en découlera certaines conséquences intéressantes. Tout d'abord, l'opposition classique entre l'esprit et la matière sera dissipée, non par l'absorption également classique de l'esprit par la matière ou inversement mais tout différemment. Je montrerai que le contraste apparent entre les deux est aussi dépourvu de fondement que le contraste entre : « elle est arrivée en pleurs à la maison » et « elle est arrivée à la maison en chaise à porteurs ». Croire qu'il y a une dichotomie entre l'esprit et la matière revient à croire que ce sont là deux termes appartenant au même type logique.

De mon argumentation, il suivra également que l'idéalisme et le matérialisme sont des réponses à des questions mal posées. La « réduction » du monde matériel à des états et processus mentaux aussi bien que la « réduction » des états et processus mentaux à des états et processus physiques présuppose la légitimité de la disjonction : « ou il existe des esprits ou il existe des corps (mais pas les deux) ». Ce qui équivaut à dire : « ou elle a acheté un gant pour la main droite et un gant pour la main gauche ou elle a acheté une paire de gants (mais pas les deux). »

On peut parfaitement et logiquement dire qu'il existe des corps et, tout aussi logiquement, dire qu'il existe des esprits. Mais ces expressions n'indiquent pas qu'il y ait deux genres différents d'existence car « existence » n'est pas un terme générique comme « colorié » ou « sexué ». Elles montrent simplement que le verbe « exister » a deux sens différents, de même que « monter » a des sens différents dans la « marée monte », l'« espoir monte » ou « les cours de la bourse montent ». On ne considérerait pas qu'une personne disant : « il y a actuellement trois choses qui montent, à savoir la marée, l'espoir et les cours de la bourse » ferait une plaisanterie bien spirituelle. Cela équivaudrait à dire qu'il existe des nombres premiers, des mercredis, une opinion publique et des marines ou qu'il existe des mercredis, une opinion publique et des marines qui suivent, j'es-à la fois des corps et des esprits. Dans les chapitres qui suivent, j'essaierai de montrer que la doctrine reçue repose sur une série d'erreurs saïerai de montrer que la doctrine reçue repose sur une série d'erreurs de catégories en dénonçant l'absurdité logique des corollaires qui en dérivent. L'exposé de ces absurdités aura l'effet constructif de mettre à jour une partie de la logique des concepts de conduite mentale.

#### 4. NOTE HISTORIQUE.

Il serait faux de dire que la doctrine reçue dérive des théories du seul Descartes ou même d'une inquiétude assez largement répandue au XVII<sup>e</sup> siècle sur les implications de la mécanique d'alors. La scolastique et la théologie de la Réforme avaient influencé la réflexion des hommes de science aussi bien que du grand public, des philosophes et du clergé. Les théories stoïco-augustinienne de la volonté avaient été intégrées dans les doctrines calvinistes du péché et de la grâce, les théories de l'intelligence de Platon et d'Aristote avaient donné leur forme aux théories orthodoxes sur l'immortalité de l'âme. Descartes avait reformulé les doctrines théologiques de l'âme, alors prévalentes, dans la nouvelle syntaxe de Galilée. L'intimité de la conscience morale du théologien devient l'intimité de la conscience du philosophe et ce qui avait été l'épouvantail de la prédestination devient l'épouvantail du déterminisme.

Il serait également faux de prétendre que le mythe des deux mondes n'a eu aucun effet bénéfique d'ordre théorique. Tant qu'ils sont neufs, les mythes ont souvent des effets théoriques heureux. Un des mérites du mythe para-mécanique est d'avoir en partie supplanté le mythe para-politique qui prévalait alors. Précédemment, l'esprit et ses facultés avaient été décrits par des analogies avec les supérieurs et les subordonnés politiques; le langage utilisé était celui du commandement, de l'obéissance, de la collaboration et de la rébellion. Ce

vocabulaire survit encore dans nombre de discussions morales et dans plusieurs discussions épistémologiques. De même qu'en physique, le nouveau mythe des forces occultes a représenté une amélioration scientifique sur l'ancien mythe des causes finales, de même, dans les théories anthropologiques et psychologiques, le nouveau mythe des opérations, des impulsions et des agents cachés a représenté un progrès sur l'ancien mythe des ordres, des déférences et des insubordinations.